# De Paris à Lyon.

M. Duréal, petit vieillard trapu, aux favoris courts et blancs de neige, s'installa posément dans son coin.

Il était resté debout, le buste hors de la portière, aussi longtemps que le train avait, en démarrant, longé le quai et que les signaux de ceux qui demeuraient en gare — les plus à plaindre ! — étaient restés visibles.

M. Duréal ne faisait que céder aux tendres objurgations des siens en se séparant d'eux, sur l'avis formel du médecin, pour aller refaire, s'il en était temps encore, au chaud soleil du Midi, une santé compromise par plus de trente années d'assiduité commerçante.

Bien que la cure ne dut guère dépasser une quinzaine, le père de famille et le mari exemplaires qu'était le bon M. Duréal, avait fait entendre les plus virulentes protestations et hautement exprimé son déplaisir de l'insolite prescription du docteur en qui il avait mis depuis longtemps toute sa confiance. Il l'avait accusé de sacrifier à la mode des déplacements lointains et des traitements compliqués et il avait prédit avec la dernière énergie l'inanité des efforts que médecin et famille ligués contre lui, le conviaient à tenter pour trouver dans le changement d'horizon et le bouleversement de son train de vie une distraction salutaire : sinon même la guérison totale.

" Quoique je fasse, je m'ennuierai sans vous.... A quoi bon m'imposer ce voyage ?" avait-il soupiré en prenant congé de Mme Duréal et des enfants, tous oppressés de tristesse, qui l'avaient conduit à la gare de Lyon et installé dans le wagon, ni trop en tête ni trop en queue, un confortable wagon de première classe selon l'ordonnance du docteur qui exigeait du malade récalcitrant le plus grand souci de son bien-être. Le pauvre voyageur se laissait faire violence, mais son air dolent trahissait l'appréhension de l'isolement et le dépaysement douloureux qui commençait.

Néanmoins, et dès que l'express eut dépassé les fortifications, M. Duréal, qui n'était pas un hypocrite fut envahi, à sa profonde surprise, par une très douce sensation d'indépendance. Ces quinze jours de paresse permise dans un décor de luxe et de plaisir, perspective éblouissante, dont l'approche mitigeait de séductions son angoisse d'exilé, s'inscrivaient comme une date mémorable dans l'existence laborieuse et grise du commerçant, obstinément fidèle aux paisibles joies de ses années de lutte pour la conquête de l'aisance.

Des bouffées de dissipation lui montaient à la tête et provoquaient en son esprit, si pondéré, une exquise griserie à laquelle il ne se sentit ni la force, ni le désir, d'opposer une sérieuse et vaine résistance.

Il projeta de déguster ces vacances fortuites, bribe par bribe, et d'en extraire soigneusement tout ce qu'elles pouvaient enfermer pour lui de délices nouvelles.

En agissant ainsi il avait conscience d'être un sage.

Les préparatifs d'une nuit à passer dans ce wagon douillet et bien suspendu, l'amusèrent pendant quelques instants.

Puis se recoignant sur la banquette, il prit d'une main nonchalante le paquet de journaux que son premier geste de grand seigneur avait été d'acquérir, au petit bonheur, d'une marchande qui circulait sur le quai de départ, parmi les loueurs d'oreillers et de couvertures, et les chariots remplis de bouillottes chaudes.

Dans le tas de ces publications bariolées, il y avait des journaux étrangers, anglais, allemands, et même une gazette russe, dont M. Duréal, par sympathie indéfectible pour la nation amie et alliée, se crut obligé de tourner les pages jusqu'à la dernière, comme s'il y eût compris quelque chose.

Mais, bientôt, ses yeux clignotèrent, son bras se détendit et il laissa tomber sur ses genoux les papiers imprimés qu'il feuilletait sans plaisir.

Il s'aperçut alors seulement qu'il n'était pas seul dans son compartiment, ou plutôt il prêta, pour la première fois, quelque attention à ses deux compagnons de voyage.

C'étaient, en face l'un de l'autre, un homme assis à l'autre bout de la banquette où le commerçant s'était installé et une jeune femme qui sommeillait. Ils n'étaient pas montés ensemble, autant que se rappelait M. Duréal, qui n'avait pris place dans le compartiment qu'au moment où les portières avaient été fermées, et ils ne paraissaient pas se connaître.

La femme semblait, d'ailleurs, d'une condition sociale supérieure à celle de l'autre voyageur.

Celui-ci avait l'extérieur plutôt négligé d'un être indifférent à l'opinion d'autrui, tandis qu'elle offrait l'aspect d'une mondaine pleine d'aisance, munie de tout l'attirail des coquettes et frileusement pelotonnée dans sa fourrure de prix.

Bien qu'elle se tint immobile, M. Duréal, qui se mit à la regarder furtivement, crut voir luire de temps à autre dans l'ombre deux yeux noirs et durs qui le fixaient à la dérobée.

Mais dès qu'elle se sentait épiée, la voyageuse refermait les yeux et ses paupières baissées éteignaient le feu de son regard perçant.

M. Duréal eut une commotion en remarquant ce manège de la jolie dormeuse. Il refit d'une main lente le pli de sa moustache, tapota légèrement sur sa tête la casquette anglaise par laquelle il avait remplacé son chapeau rond, déposé dans le filet où les cahots du train le faisaient danser.

Vrai chevalier français, il lui eût été désagréable de ne pas inspirer à l'élégante voyageuse une opinion avantageuse, et plutôt flattée, de lui-même, de ses goûts et de sa position dans le monde.

Et il n'eût pas déplu à l'honnête commerçant, homme de foyer et de mœurs pures, que cette gracieuse personne lui prêtât des intentions de marivaudage qu'il n'avait pas.

Un semblant d'aventure, une illusion de conquête, eussent été le complément nécessaire et délicieux du genre de vie que M. Duréal inaugurait et parachevé le portrait du nouvel homme qu'il était, momentanément.

Car, la dame, de l'autre bout du compartiment, se devinait de ligne souple et de taille ronde, sous son long vêtement que dépassait un petit pied nerveux et remuant. Ce détail qui le frappa tout à coup, à la fin de l'inspection qu'il faisait passer à sa compagne de route, prouva péremptoirement à M. Duréal que la jeune femme feignait de dormir pour mieux dissimuler l'intérêt qu'elle lui portait et sa curiosité en éveil.

Si vivement troublé que fut M. Duréal, par le voisinage de cette avenante personne et surtout par la découverte qu'il venait de faire, les diverses émotions de la journée et le bercement des essieux eurent peu à peu raison de son énervement et il tomba dans une somnolence, qui n'avait rien de feint ; l'heure habituelle où il s'étendait dans son bon lit de plume était largement dépassée ; la fatigue l'emporta sur sa volonté de veiller " en beauté " et il s'assoupit tout à fait.

Mais son sommeil fut traversé de songes où la réalité s'entremêlait de fictions saugrenues ou plaisantes ; le ralentissement de l'express aux approches de certaines stations qu'il brûlait, le tirait parfois du fond d'un rêve ; il entr'ouvrait un instant ses yeux brouillés et dirigeait machinalement un regard trouble vers l'extrémité du wagon où ses compagnons de route s'immobilisaient à son exemple.

Pendant une de ces courtes trêves de sommeil, M. Duréal eut même une sorte d'hallucination : il crut que la voyageuse se penchait vers son vis-à-vis d'un brusque haut-le-corps et lui jetait quelques mots à l'oreille en désignant du geste le bourgeois endormi.

Mais ce ne fut qu'un éclair et M. Duréal perdit de nouveau connaissance avant de s'être assuré qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Le rideau qui voilait le globe du plafond ne laissait filtrer qu'une lumière vacillante : le trio roulait dans une nuit presque opaque.

... Quand M. Duréal rouvrit les yeux pour de bon, le jour était venu et le soleil matinal brillait sur la campagne.

Les stores relevés, il inonda le compartiment de ses pâles rayons.

M. Duréal se secoua, s'étira, se leva et rajusta son faux-col en tournant le dos aux deux autres.

En se rasseyant, il coula vers eux un œil défiant et les retrouva dans la même attitude qu'au début du voyage, complètement étrangers l'un à l'autre.

Mats la jolie femme ne s'occupait plus de lui.

Elle regardait au dehors et M. Duréal ne vit d'elle que sa nuque brune.

A ce moment, le train siffla longuement, et bientôt il entrait avec majesté en gare de Lyon.

A ce premier arrêt depuis Paris, les portières ne tardèrent pas à s'ouvrir et le quai fut rapidement couvert de voyageurs qui faisaient les cent pas pour se dégourdir les jambes ou se hâtaient vers le buffet.

M. Duréal attendit que ses compagnons manifestassent leurs intentions. Ni l'un, ni l'autre ne bougèrent.

Il se décida alors à descendre quand même et, rajustant sa casquette de voyage, il se mit en demeure de sortir du compartiment. Quand il se trouva sur le quai, et comme il se retournait pour fermer derrière lui la portière, il vit la jeune femme qui sans bruit l'avait suivi et mettait lestement le pied sur la première marche.

Face au grand jour, sa beauté éblouit M. Duréal qui s'oublia quelques secondes à considérer le visage mat et résolu qui se trouvait si près du sien. L'autre voyageur était debout, s'apprêtant aussi à quitter le wagon.

Alors, M. Duréal, esquissant un galant sourire, tendit la main à l'élégante personne pour l'aider.

Mais elle ne prit pas la main qui s'offrait avec gaucherie, sauta lestement, et M. Duréal la vit s'écarter de lui, lever le bras....

Il entendit un bruit sourd, des cris, sentit en même temps un choc qui le fit chanceler, la tête lui tourna....

Quand il revint à lui, il était allongé sur un canapé dans une salle d'attente. Debout, devant lui, se tenait un homme à l'air grave qui, en faisant un pas de côté, lui laissa voir un groupe au centre duquel il reconnut son inconnue et le voyageur énigmatique.

On les gardait à vue et ils répondaient d'une voix rauque, avec un fort accent étranger, aux questions que leur posait un personnage plein d'autorité.

M. Duréal comprit qu'il était le héros d'une affaire criminelle et que ses agresseurs étaient aux mains de la justice.

Il n'éprouvait qu'une grande lassitude, mais nulle douleur aiguë et sa stupéfaction était immense.

En quelques mots, le monsieur qui épiait son retour à la vie, célèbre docteur en route aussi pour la Côte d'azur et dont les bons offices avaient été réquisitionnés par le chef de gare, le mit au courant du drame manqué.

La jeune femme et son compagnon étaient deux farouches nihilistes — elle fille d'un haut fonctionnaire—désignés par leur parti pour exécuter divers personnages de l'aristocratie russe voyageant en France : il se rendaient à Cannes où la présence d'un grand-duc leur avait été signalée ; la femme avait cru reconnaître dans le placide M. Duréal un général de son pays, ancien gouverneur de Pologne, renommé pour son inflexibilité envers les terroristes. Elle l'avait désigné à son acolyte pendant le trajet — la lecture d'une gazette russe, dans laquelle M. Duréal s'était imprudemment plongé au départ de Paris, avait confirmé les soupçons du couple — et ils avaient résolu de frapper leur ennemi le plus promptement possible. Craignant que d'autres voyageurs ne montassent dans leur compartiment après l'arrêt à Lyon et espérant sans doute s'évader dans la cohue qui encombrait le quai, la femme avait assailli le sosie du gouverneur abhorré dès qu'elle s'était trouvée à sa portée.

Mais, la balle tirée à bout portant n'avait fait que percer de part en part le pardessus et le veston de M. Duréal que le choc seul avait renversé.

Malgré l'aide de son complice, posté près d'elle pour aider à sa fuite, la coupable avait été saisie, aussitôt son forfait accompli, par cent bras vengeurs. Il s'en était fallu de peu que la séduisante nihiliste ne payât tout de suite la peine de son attentât imbécile et de la naïve aberration qui lui avait fait confondre un débonnaire bourgeois de Paris avec un tortionnaire slave.

Rassuré sur son propre état, M. Duréal ne put se défendre d'une velléité d'apitoiement envers la jeune femme que des énergumènes avaient enrôlée dans leurs sinistres bandes.

Et quand il la vit traînée hors de la gare, en compagnie de l'homme mal vêtu, vers une voiture qui devait la conduire en prison, la victime de l'attentat révolutionnaire poussa un grand soupir.

Il obtint, après sa déposition reçue, de cotinuer son chemin vers le pays du soleil, réserve faite des convocations ultérieures que pourrait nécessiter l'instruction de l'affaire.

Encore mal remis d'une alarme si chaude, M. Duréal méditait sur les inconvénients de la grandeur, et supputant que, puisque la seule apparence d'une position sociale éminente exposait à de si périlleuses méprises et avait failli lui coûter la vie, il eût commis une insigne folie en persistant dans une voie semée de telles embûches, il prit la ferme résolution de ne plus sortir de la médiocre spère où, d'ailleurs, tant de chères habitudes et des liens si doux le retenaient.

Pour accorder ses actes avec ses principes, quand le train qui devait l'emmener loin du théâtre du crime stoppa devant lui, M. Duréal se dirigea modestement vers un compartiment de seconde....

## ÇA ET LA.

— Le peintre russe Polyakoff, qui vient d'exécuter le portrait du négus Ménelick, a publié récemment en Russie des articles où il représente les Abyssins comme les Japonais de l'Afrique, appelés à jouer, selon lui, un rôle considérable dans l'avenir.

— On expérimente actuellement en Belgique une cible à avertissement automatique, qui entre autres avantages supprime les marqueurs et leur poste dangereux.

—Au milieu des préoccupations qui agitent le gouvernement russe, il est curieux de voir une députation musulmane poursuivre à Saint-Pétersbourg, après de bien longues années, le maintien de l'alphabet arabe contre les lettres cyrilliques dont la Russie veut gratifier les musulmans.

—Pour compenser la perte de la garnison russe, les négociants chinois de Kharbine se proposent d'établir à leurs frais la lumière électrique.

—Statistique des fabriques de sucre dans le monde en 1906 : l'Allemagne en compte 371, la Russie 278, l'Autriche-Hongrie 206, la France 177, la Belgique 82, l'Italie 32, la Hollande 22, la Suède 19, le Danemark 7.

—L'expert naval allemand Reventlow déclare que l'Empire ne sera pas en mesure d'entreprendre une guerre navale avant 1920.

—En 1906, le port de Marseille a reçu 8,063 navires. Entrées et sorties : 16 millions de tonnes. Arrivés et partis par paquebots : 414,256 voyageurs.

—La municipalité de Francfort vient d'acheter le mobilier de l'hôtel du Cygne, où fut signé, en 1871, le traité de paix entre la France et l'Allemagne.

—C'est à Cambridge que se tiendra, le 19 août prochain, le 3e congrès espérantiste.

—L'usage des chiens de police se répand en France ; on va faire des essais à Lille et à Poitiers.

—D'après M. Hare, un savant anglais, la guêpe "Sirex gigas" peut percer une feuille de plomb épaisse de 3 millimètres en 48 heures.

—Le prince de Hohenlohe, acquéreur de grandes forêts en Hongrie, les peuple de buffles importés d'Amérique.

## RAMEAUX.

**Lorsque j'étais enfant je croyais que Dieu habitait à Tournay, dans les Hautes-Pyrénées, une petite cabane que l'on nommait "le Paradis". Elle dominait ces prairies de Bigorre dont l'émail sertit des lacs de saphir et que bornent les glaçons bleus des Pyrénées. On m'avait dit que, devant cette cabane, sur une pelouse, il y avait de ces fleurs balsamiques dont le nom est "origan" ou "marjolaine". Ce furent, à mon sens, alors, les plantes préférées par le Créateur. Aussi ne les puis-je considérer, à mon âge encore, sans être tout saisi de ce souffle divin qui anime les sommets.**

**Il est doux de méditer sur l'importance que Dieu donne, dans la Sainte Ecriture, aux fleurs, aux graines, aux fruits et aux feuilles. Mais ce n'est point aujourd'hui la fête des fleurs dont la plus blanche est le lis de Jessé et la plus rouge la rose de l'Arbre de la Croix, rose qui s'effeuille sur le front de Notre-Seigneur. Ce n'est point non plus la commémoration des graines qui évoquent la moisson ensoleillée et Ruth qui étend avec amour l'ombre de ses cheveux aux pieds du vieux Booz. Ce n'est point, non plus, l'anniversaire de ce jour où les messagers qui revinrent de Chanaan ployaient sous l'énormité de ces grappes déjà pleines d'un précieux sang.**

**C'est spécialement aujourd'hui la fête des feuilles, c'est le dimanche des Rameaux.**

**Et si ces rameaux, il n'en faut pas douter, ont une obscure intelligence, ils sont fiers en ce jour d'avoir été foulés par l'humble ânon qui, entre Béthanie et et Jérusalem, servit de monture au Fils de l'homme. D'ailleurs les rameaux ont de si anciens privilèges qu'au déluge nous trouvons déjà l'un d'eux, il était d'olivier, dans le bec de la colombe de l'Arche.**

**Dans notre Occident, il n'est encore, en mars, que peu de rameaux. C'est pourquoi chaque paysan soigne un laurier dans son jardin, et parfois même un olivier. Ce sont des arbrisseaux au feuillage persistant et ils le font bénir aujourd'hui.**

**....Que si donc il n'y a pas de bois touffus au dehors, en cette saison, on accomplit néanmoins un miracle : c'est de faire à l'église une belle forêt en l'y apportant branche par branche.**

**De là ce frémissement de tout mon être lorsque j'entends bruire, à la fin de l'hiver, sous la nef, toute cette sombre verdure agitée par les cœurs tremblants des hommes. Car cette brise intérieure que formèrent en nous les orages de la vie, et qui balance insensiblement nos bras comme l'autan berce les branches, elle souffle ici. Mais avant que de retentir par ces mille rameaux à qui nos mains imposent notre émotion, cette brise a puisé sa douceur en Dieu.**

**Et ne voit-on pas encore que pour aider aux enfants à compléter cette forêt hors de saison, ce même Dieu qui fait tourner la meule innombrable du monde et l'éclaire du phare tournant du jour a permis de laisser dans les rameaux bénits chanter des oiseaux de pain d'épice et éclore des fleurs de papier ?**

**Prenons modèle sur le Tout-Puissant qui laisse venir à lui les tout petits et prévient leurs innocents désirs. Sachons que l'humilité est pleine de grandeur en ce dimanche surtout qu'un Dieu ne voulut d'autre triomphe que les acclamations de ces enfants portant des palmes et de ces pauvres qui jetaient des haillons devant lui.**

**L'usage est que l'on brûle les rameaux bénits de l'an passé. J'ai deux fragments de laurier à incinérer qui sont demeurés dans ma chambre, l'un au-dessus de la Vierge de Lorette et l'autre à côté de la Vierge de Lourdes.**

**Le premier m'a été donné par une pauvre petite naine qui se rendait à la grand'messe. Cette naine a le doux sourire des infirmes. Sans doute venait-elle d'assez loin. Je l'avais rencontrée parfois dans mes chasses, dans un site triste et charmant dont elle semblait la fée. Elle gardait ses oies dans la paix des tâches accomplies et il semblait, tant elle était pâle, que le dernier baiser du jour fût pour elle.**

**Le deuxième laurier a été cueilli par moi au chevet du plus douloureux et du plus saint des jeunes hommes. Tant d'amputations furent nécessaires pour l'aider à ne pas mourir que je ne sais point s'il ne lui reste pas que l'âme. On le dirait descendu d'une croix, percé et mutilé. Et non loin de ce calvaire, dans cet hospice où je vais le visiter, je retrouve ces mêmes Saintes Femmes qui sur le Golgotha entendirent le dernier cri de Dieu. C'est elles qui fixèrent au lit de ce martyr la branche qu'il m'a donnée avec un sourire. Il ignore que le laurier dont elle est issue, plus que celui du poète, devient la clef des forêts éternelles.**

**Que soient bénies les âmes de ces deux pauvres êtres dont l'infirmité même s'élève comme un cri d'amour au passage de leur Dieu !**

**Le laurier qui, chaque année, sanctifie notre demeure est notre ami, lui dont le feuillage résiste aux assauts de l'hiver aussi bien qu'à ceux de la destinée. Il nous suit dès le berceau et jusques à la tombe. Qui ne connaît, hélas ! cette solennelle entrée dans la chambre d'un mort, quand les enfants sont à genoux et que, dans l'assiette emplie d'eau bénite, trempe le sombre rameau de la Foi ? Il est étrange que, ce rameau, certains s'efforcent de nous l'arracher,—étrange qu'ils ne comprennent pas leur impuissance absolue à détruire, dans un mauvais rêve, ce qui ne peut être ni vu ni touché. Tant que grondera l'orage et que la douleur nous battra, nous serons cramponnés à ces palmes que les martyrs ne lachèrent que pour les ressaisir dans leur sang. L'esprit des ténèbres pourra bien un instant donner le change, enlever les rameaux bénits au mur hâlé de la chaumière agricole ou à la galerie où sèchent les filets de mer. Mais viendra le jour que l'intelligence des laboureurs et des marins comprendra la vanité de celle qui les berna un instant—et se redira que l'âme des terres et des eaux s'exprime sans creuses paroles. Alors ces lauriers quelque temps délaissés par eux ils les retrouveront non pas entre les mains de ces vaniteux "demi savants" qui, sous prétexte d'instruire le peuple, l'abêtissent, mais entre les mains des fils spirituels de saint Thomas d'Aquin, de Pascal, de Lamartine et de Louis Pasteur.**

**Ces rameaux, j'ai pu les voir souvent dans les fermes tranquilles, au dessus de quelque image, mais j'ai surtout médité sur ceux que je voyais fixés parmi les avirons et les hardes ruisselantes, à l'extérieur des taudis des pêcheurs....**

**J'ai vu ces grandes branches sacrées, l'été, quand Fontarabie danse sous ses colliers de piments rouges et écoute grincer la cigale de la mer ; et je les ai revues, l'hiver, quand les barques secouées par le golfe de Biscaye dressent vers Dieu leurs mâts en croix. C'est vers ces lauriers de la semaine sainte restés au logis que se tendent alors les bras des femmes.**

**....Je me souviens d'un laurier bénit entre autres.... Mais comment exprimer l'émotion qu'il me donna ? C'était par une matinée dominicale, dans une de mes promenades solitaires. Le champ où je me trouvais, fraîchement bouleversé par la charrue, ressemblait à une eau frappée par le soleil. Des flots de terre, luisants, s'étendaient comme ceux de l'Océan, avec cette différence que les flots du labour semblaient s'être immobilisés tout à coup comme ceux du Jourdain ou de la mer Rouge quand les Israélites allèrent d'un bord à l'autre. Ni un oiseau, ni un bœuf, ni d'autre spectateur que moi. Ce n'était qu'un morne silence de la lumière, un silence sur quoi planait une grande bénédiction. Seul, dans un coin du champ s'élevait un rameau bénit qu'un vieil usage avait fixé là pour la protection des futures semailles. Je contemplai cette branche et il me sembla qu'elle parfumait mon cœur. Qu'était ce laurier mystérieux pour qu'il m'émût à ce point ?....Peut-être, planté-là par les anges, était-il le frère de ce brin d'olivier qui a grandi jusqu'à ombrager toute la terre, de ce brin d'olivier qui fut rapporté à l'homme au-dessus du déluge par la pauvre colombe de l'Arche.**

FRANCIS JAMMES.

CONTE INEDIT.

# Tapisseries Fanées

Précédée de son lévrier blanc, la petite Princesse — une enfant d'hier — se promène seule dans la forêt. (Peut être a-t elle un compagnon invisible et rêve-t elle d'amour ?)

Vers elle, fréquemment, le lévrier tourne son museau allongé, ses yeux bruns, la petite Princesse agite sa main en un faible signe de tendresse et semble dire : "Oui oui, je suis-là..... va...."

Et ils vont tous deux du même pas souple, languissant et silencieux. La robe de la petite Princesse, tramée d'argent et de pierreries, soulève les feuilles mortes, les feuilles d'or, le doux tapis de la forêt ; et les feuilles, à ce passage charmant, volent une seconde au-dessus de terre, comme de larges et étranges papillons blessés ; et des branches, d'autres feuilles tombent, lentes et murmurantes, pluie légère....

Sur les yeux couleur d'eau, couleur de nuage, les yeux gris, les grands yeux impérieux de la petite Princesse, une pensée obscure et mouvante comme une ombre fait affleurer toute l'âme passionnée qui anime ce corps d'enfant.

Sous le gorgerin tissé de perles et de turquoises, l'étroite poitrine soulevée se meurtrit à ce rempart éblouissant et somptueux.. dents aiguës, s'exhalent des paroles brèves, de misérables, violentes et impuissantes paroles.

Le lévrier qui croit à un appel, ou une menace, s'arrête et regarde aux yeux de sa maîtresse.

Et ces yeux lui font peur...alors il tremble et se couche aux pieds de l'enfant royale.

Immobile parmi les feuilles d'or qui pleuvent et volent, attentive, elle écoute, au loin, une fanfare de chasse qui sonne sous bois....

Elle parle.

—Comme un animal, comme un animal il me traque et me cerne.... lui.... mon beau-frère... car il voudrait le trône, le pouvoir et désire ma mort....

Et elle songe avec un frisson de terreur à l'agonie du vieux Prince qu'on lui fit épouser de force et qui, avant d'expirer, lui légua le pouvoir et tous ses biens, à la condition de ne jamais se remarier avec son frère.

Et elle se souvient d'avoir entendu dans le palais, derrière les portes et les armures, prononcer le mot noir, le mot affreux, soufflant comme un vent de tempête et d'horreur : le poison.

—Le vieux Prince s'était éteint dans d'atroces convulsions....

Elle parle encore :

Il me tuera, je le sais.... comment ? Serai-je, moi aussi, une nuit, après le souper, verte et tordue comme un serpent ? Serai-je ainsi pour tous une image immonde ?....

Ou bien, quelque matin, quand après l'insomnie, je monte à la tour pour être plus près du grand ciel pur et clair, sentirai-je sous mes pieds remuer et se détacher une des larges pierres séculaires —et, les bras en croix, ma chevelure éployée comme une aile immense, — oiseau enfin atteint — tomberai-je au fossé profond d'où nul ne me tirera jamais ?

—Accident !....

Ou peut-être encore une arme solide et belle—l'épée souple, ou le petit poignard—élargiront, en quelque heure de sommeil, les roses vives de mes seins, d'où s'épanchera, — fleuve mortel — tout mon sang ?

Ou bien ?

Mais elle n'achève point, car à travers les branches, ses yeux froids, ses grands yeux gris, fixent deux yeux ardents, deux yeux de braise rouge.... un loup....

Une terreur horrible secoue l'échine du lévrier blanc, qui, la gueule ouverte et sèche, cesse de couvrir de son humble caresse les pieds de la petite Princesse.

Un loup !

Traqué, blessé, son œil sanglant interroge, plein de cette expression indicible qui, aux yeux des hommes et aux yeux des bêtes, monte toute pareille à l'heure de la mort....

Est-ce ici la fin ? ou le salut ? Une créature.... un chien.... cela se mange ; mais cela tue aussi....

On entend à travers les broussailles le halètement furieux de la chasse ; voici, sous les basses branches, des taches jaunes : la meute.... et des cris sauvages : les hommes....

Le lévrier blanc, vaincu d'effroi son long corps souple allongé sur le tapis doux de la forêt, tressaille en saccades effroyables....

Dans les grands yeux couleur d'eau, couleur de nuage de la petite Princesse, affleurent des images de haine et d'agonie — et la petite bouche mince se tord en un sourire de spasme....

Elle revoit les regards hardis, dévorants de rage et de désir de son beau-frère, aussi avide peut-être de sa beauté que du trône, et auquel son âme dédaigneuse, impérieuse et hostile, a toujours opposé le plus glacial mutisme, se refusant à comprendre le pacte....

En face d'elle, à cinq pas, la bête féroce chancelle sur ses pattes lacérées, et en arrière, chemin magnifique, une coulée rouge, toute fraîche, couvre les feuilles d'or....

Une petite brume de tendresse pitoyable voile le visage de la petite Princesse.

Elle déchire sa manchette de dentelles, s'agenouille, penchée sur les blessures.... elle veut apaiser... guérir.... mais quelque chose brille sous la feuillée et la paralyse.... elle lève ses regards éblouis — double cible—et reçoit droit entre ses deux yeux une balle....

Ce fut si vite et si bien fait qu'elle eut à peine le temps d'entendre le coup.

Elle sourit en mourant d'un mystérieux et étrange sourire, presque amoureux et, à son beau-frère, tout proche d'elle, débordant en fallacieuses paroles, elle murmure.... se vengeant enfin, merveilleuse de grâce :

—Je t'aimais.... et tombe d'un mouvement voluptueux comme un baiser sur les pieds ruisselants qu'elle couvre de sang.

## HONORAIRES D'ARTISTES.

M. le vicomte d'Avenel, dans la " Revue des Deux Mondes ", ajoute un nouveau chapitre à ses études sur la richesse à travers les âges et s'occupe, cette fois, de la condition des artistes. Elle s'est beaucoup améliorée depuis l'an 1302 où Cimabue gagnait 23 francs par jour, pour lui et pour son aide. Au XVe siècle, la journée d'Hugo von der Goes était de 22 francs. L'artiste était parfois nourri, mais souvent assez mal. Ghirlandajo jeta son dîner à la tête du frère qui le servait ; Paolo Uccello refusa de continuer une fresque si on ne lui donnait autre chose que du fromage. Michel-Ange et Vinci étaient payés au mois, 645 francs chacun. En France, dès le moyen âge, la décoration d'un hôtel à Paris coûta 24,000 francs à la comtesse d'Artois, mais elle exigea des années et le concours de plusieurs artistes. Les peintres avaient soin de stipuler que certaines couleurs précieuses, comme l'or et le bleu d'outre mer, ne seraient point à leur charge. Raphaël, en pleine renommée, obtenait 5,000 francs d'un tableau important et 4,300 d'un carton de tapisserie. La Sixtine en rapport 250,000 à Michel Ange qui y passa quatre ans. Le Corrège, moins heureux, céda pour 110 francs son " Christ au Jardin des Oliviers " ; il peignit toute la coupole de Parme pour le prix que rapportait à Raphaël une seule figure des "Stanze". Durer faisait un portrait à la plume pour un cent d'huîtres ; le portrait à l'huile du roi de Danemark, payé 750 francs, fut une de ses meilleures affaires ; mais après sa mort, ses ouvrages augmentèrent de valeur et l'on fabriqua de faux Durer. Les prix de Rubens ont varié de 300 à 14,000 francs ; cette dernière somme lui fut donnée par Philippe IV pour un tableau d'"Actéon" ; chacune des toiles executées pour Marie de Médicis fut payée 5,800 francs. Les portraits de Van Dyck valaient de 1,000 à 2,500 francs ; de même ceux de Rembrandt qui n'atteignit qu'une fois le chiffre de 7,500 francs, pour la " Ronde de nuit ". Vélasquez avait des appointements annuels de 7,500 francs ; il eut souvent de la peine à les toucher. Poussin reçut pour la " Peste " 9,700 francs, mais ses prix habituels allaient de 100 à 600 francs. Hyacinthe Rigaud gagnait en moyenne 30,000 francs par an. Mais, pendant tout le XVIIIe siècle, aucun peintre ne fit une grosse fortune ; Chardin dut s'estimer heureux d'avoir assuré à sa vieillesse une rente de 15,000 francs. Sous Louis XIV, les sculpteurs recevaient des pensions plutôt que des salaires, pensions de 6,000 à 13,000 francs. L'artiste le mieux rétribué fut Mansard qui touchait 170,000 fr. d'appointements ; mais il était surintendant des bâtiments du roi, c'est-à-dire fonctionnaire.

## UN SOUVERAIN ELEGANT.

Ce que contiennent les poches du roi d'Angleterre, l'hôte à Biarritz.

Dans le gilet un porte-crayon en or, un coupe-cigare, la clef d'un petit coffret à secret, un chronomètre réglé habituellement sur l'observatoire de Greenwich et une poignée de pièces d'or. Quelquefois aussi s'y trouvent des pièces d'argent.

Edouard VII a aussi un mince carnet, pour noter les observations qui lui viennent en tête.

Il porte l'hiver ses gants dans la poche de son pardessus. L'été il les porte à la main et ne les glisse jamais dans son habit. Il est bien évident que l'élégant souverain n'a jamais eu de tabatière, mais à l'occasion, il emporte avec lui une petite boîte pleine de pastilles.

Il n'a pas de stylographe, comme son neveu. Mais l'empereur d'Allemagne, lui, est un véritable homme de lettres—ou un journaliste—qui fait du reportage à tout instant du jour.